

Le chant du cygne de la littérature créole en Louisiane : *Tante Cydette* de George Dessommes

Ida Eve Heckenbach

Number 6, 1996

« Il n'y aura plus de Jeanne Sauvé et de Gabrielle Roy »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1004633ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1004633ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF)

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Heckenbach, I. E. (1996). Le chant du cygne de la littérature créole en Louisiane : *Tante Cydette* de George Dessommes. *Francophonies d'Amérique*, (6), 171–177. <https://doi.org/10.7202/1004633ar>

LE CHANT DU CYGNE DE LA LITTÉRATURE
CRÉOLE EN LOUISIANE :
TANTE CYDETTE
DE GEORGE DESSOMMES

Ida Eve Heckenbach
Université Southwestern Louisiana (Lafayette)

En 1888, à l'Imprimerie du Franco-Louisianais, paraissait *Tante Cydette*, le seul texte associé aujourd'hui au nom de George Dessommès, bien que de son vivant il ait été connu comme poète. Né en Louisiane en 1855, élevé en France où il fit ses études au lycée Louis-le-Grand, puis revenu à la Nouvelle-Orléans en 1870, Dessommès commença sa carrière d'écrivain à 18 ans avec des poèmes publiés dans *Le Carillon*, un journal néo-orléanais. Entre 1873 et 1888, il continue à faire parvenir des poèmes aux journaux de sa ville natale, tout en gagnant sa vie comme employé de bureau et « échantillonneur » dans le commerce du coton. Dès sa fondation, il devient membre de l'Athénée louisianais, organisation créée pour préserver le français à la Nouvelle-Orléans ; il contribue aux *Comptes rendus* de l'association et fréquente beaucoup l'un de ses fondateurs, le docteur Alfred Mercier. C'est dans les *Comptes rendus* qu'il publie, en 1880, une étude du roman de Zola, *Nana*, où il révèle clairement son admiration pour l'écrivain et pour le naturalisme.

À l'époque où il publiait *Tante Cydette*, Dessommès n'habitait plus la Nouvelle-Orléans, mais y revenait régulièrement pendant ses vacances. Après la mort de son ami Mercier, en 1894, ses liens avec sa ville natale se relâchent et son activité littéraire se tarit. On ne connaît aucune œuvre de lui après le poème qu'il dédie « À la mémoire du Dr. Alfred Mercier ». Il meurt à Hollywood, en Californie, en 1929, n'ayant apparemment rien écrit pendant ses 35 dernières années, et sombre dans l'oubli.

En 1950, dans un article publié dans les *Comptes rendus* de l'Athénée louisianais, Andrée Fourcade Kail traite *Tante Cydette* « de "chant de cygne" littéraire » de la Louisiane et remarque que

Georges [sic] Dessommès a le talent de peindre, d'une plume légère et moqueuse les réunions mondaines de la Nouvelle-Orléans de cette époque. L'observation est aigüe, railleuse [...] Il n'y a pas chez lui d'un côté les gens de bien et de l'autre ceux qui ne le sont pas, mais une humanité qui oscille entre de bonnes intentions et de mauvaises habitudes et qui d'ailleurs a tant d'occasions d'oublier le sérieux des problèmes de la vie [...]

Cette appréciation du roman en tant qu'œuvre littéraire sera longtemps la seule, car les travaux de George Reineke utilisent *Tante Cydette* surtout

comme document sur la vie créole au XIX^e siècle. Cependant *Tante Cydette*, probablement le premier roman naturaliste écrit en Amérique du Nord, mérite une lecture attentive en tant que texte littéraire. Dessommes appartient à ce groupe d'auteurs louisianais qui s'inspirent de la doctrine naturaliste, doctrine qui avait des raisons de plaire aux écrivains créoles. Car l'insistance des naturalistes sur le rôle prépondérant joué par l'hérédité sur la destinée humaine correspondait au sentiment d'impuissance qui animait les Créoles à la fin du XIX^e siècle : leur langue disparaissait, leur pouvoir politique s'amenuisait et leur culture s'américanisait.

La Louisiane avait émergé de la guerre de Sécession avec la moitié de sa richesse d'autrefois et, conséquemment, une génération d'hommes *self-made* était apparue, pour qui le chemin de la réussite passait par l'apprentissage de l'anglais et l'adoption d'attitudes américaines, donc par la renonciation à la culture créole. Dans *Tante Cydette*, le personnage de monsieur Waldeck, un « *business man* » qui saupoudre sa conversation de phrases anglaises et qui n'apprécie pas les « françaillons », personnifie cette américanisation. D'autres la repoussaient. Comme le constate Joseph Tregle :

It was inevitable that the Latin Creole should rapidly react toward these newcomers with feelings of envy, jealousy, and an overwhelming sense of inferiority [...] He knew full well his own limitation in this struggle for supremacy, and he finally in desperation sought help from those who were closer to him in blood, language and heritage — the foreign French — though those too he hated and feared for their superiority and their condescending manner².

Cette ambivalence envers les Français est reflétée dans l'œuvre de Dessommes. D'un côté, le personnage de Cydette pourchasse de Fallex, un *foreign French*, pour le marier avec sa nièce, tandis que de l'autre, Waldeck, l'« Américanisé », dénigre de Fallex comme « un mauvais petit Français, très-pédant sans doute et fort peu *practical*³ ».

D'autres personnages dans le roman se font l'écho du déclin du monde créole. Ainsi, la jolie et riche Ermence Waldeck « ne songeait qu'à avoir du "fun" comme elle le disait naïvement, et son jeune cousin [Amédée], tout aussi insouciant qu'elle, n'avait pas non plus d'autre but dans la vie, malgré ses vingt ans » (p. 93). Ces deux personnages incarnent un monde décadent qui ne songe « qu'aux amusements de la vie ; bals, théâtres, concerts, promenades, régattes [*sic*], courses... » (p. 33). Alors que la littérature créole fait entendre son chant du cygne, ces enfants s'amuse, sans avoir conscience qu'ils sont les derniers d'un monde « entré dans le domaine du passé⁴ ».

Il est donc peu surprenant que les écrivains louisianais se soient peu à peu détachés du romantisme qui régnait dans des romans comme *La Nouvelle Atala* de Dominique Rouquette ou *Le Fou de Palerme* d'Alfred Mercier, et se soient tournés vers le naturalisme qui leur offrait une doctrine littéraire plus en rapport avec leur sentiment d'impuissance et leur pessimisme.

Les naturalistes n'aimaient pas le terme « roman », trop contraignant, trop chargé de tradition. Ils lui préféraient des termes tels « étude humaine » ou

« observation » et souvent avaient recours au sous-titre qui « permet de suggérer le lieu, le temps, le types de héros que leur œuvre allait traiter⁵ ». Ainsi, Dessommes ajoute-t-il le sous-titre « nouvelle louisianaise », qui indique un « récit ethnographique [qui] est une orientation presque inévitable du naturalisme⁶ ». Le naturalisme appliquait à l'art les « méthodes de la science positive, [qui] visait à reproduire la réalité avec une objectivité parfaite et dans tous ses aspects, même les plus vulgaires⁷ ». Comme le note George Reineke, Dessommes tenait particulièrement à dépeindre sa ville natale telle qu'il l'avait vue de ses propres yeux et la société créole telle qu'il l'avait connue. Ainsi, la présentation d'une comédie de salon par des amateurs, présentation qui joue un rôle central dans le roman, est une coutume qui s'est maintenue jusqu'au début du XX^e siècle ; Dessommes lui-même avait souvent participé à ce genre de représentation. L'habitude de prendre l'air sur le perron, le soir, résultat du climat chaud, ne disparut qu'avec l'avènement de la climatisation. L'installation des jeunes mariés chez les parents de l'un des conjoints reflète la tradition créole où il était habituel de vivre avec la « vieille génération⁸ ». L'exactitude de la description des lieux saute aux yeux de ceux qui connaissent la ville : les rues ne sont guère mieux pavées aujourd'hui que l'étaient celles où roulaient les voitures dans *Tante Cydette*, et une bonne partie de la rue des Remparts ressemble encore à celle où Dessommes fait habiter les cousines Ermence et Louise.

Le romancier naturaliste, dit Pagès, est aussi celui qui « réfléchit aux techniques de l'écriture », celui pour qui, « la peinture constitue [...] la référence essentielle : comme peintre, il placera ses personnages, composera ses tableaux, cherchera à varier les points de vue, à alterner premiers plans et arrière-plans⁹. » Chez Dessommes, l'influence de l'art, surtout la peinture impressionniste et post-impressionniste, est visible dès les premières lignes : « C'était le dimanche de Pâques : dans l'église pleine de monde s'engouffrait par les vitraux ouverts un flot de lumière prenant des teintes de kaléidoscope parmi cet océan de chapeaux multicolores et de toilettes pimpantes, fraîches, et légères » (p. 5). Les « teintes de kaléidoscope » rappellent les touches de couleur de la peinture pointilliste, ces touches qui frémissent dans « un flot de lumière ». Quand il continue : « Les nœuds de rubans bleus et roses, sur les chapeaux et dans les corsages faisaient comme des battements d'ailes de papillons extravagants au milieu d'un mélange disparate de plantes exotiques ; et les jupes printanières, ramenées prudemment près du banc, étaient les fleurs gigantesques de ce parterre » (p. 6), ces couleurs bleues et roses, « les jupes printanières » comparées à des « fleurs gigantesques » suggèrent certains Monet, comme « Les Femmes au jardin » ou des Renoir, comme « Le Déjeuner des canotiers ». Il ne faut pas oublier que Dessommes brossait des marines qui lui avaient valu l'admiration de Mercier et qu'il avait participé à l'exposition annuelle des artistes néo-orléanais. Il est peu probable que quelqu'un, suivant de près l'actualité littéraire parisienne et, en particulier, les écrits de Zola, n'ait pas été au courant du scandale de l'« Olympia » et des expositions impressionnistes.

Mais surtout, le romancier naturaliste fait « l'étude des tempéraments et des modifications profondes de l'organisme sous la pression des milieux et des circonstances¹⁰ ». Cette étude suit certaines lois : « la loi de l'influence des milieux [...], les lois qui affirment l'origine purement physiologique des sentiments et des émotions [...] et les lois de l'hérédité, au sens le plus ordinaire et le moins exact du mot¹¹ ». C'est là que l'influence du naturalisme sur Dessommes se révèle le plus clairement. L'influence du milieu et l'influence physiologique s'exercent sur les personnages de Fallex, de Louise et, en particulier, de Tante Cydette, dont le caractère a été forgé par le climat et la nature :

En Europe, dans les climats tempérés ou froids, la vieille fille finit toujours par prendre son parti et accepter plus ou moins gaîment sa destinée solitaire ; il n'est pas de même dans nos pays brûlants où la nature a tant de prise sur les caractères, pour les amollir et dissoudre les énergies les plus tenaces. Quand une jeune fille arrive à l'âge de trente ans sans dénicher [...] un mari [...] il se fait une révolution dans son esprit, dans son système tout entier. (p. 21)

Cydalise est aussi sujette à l'influence du milieu. Ne s'étant pas mariée, elle ne se fit pas religieuse, mais « se souvint qu'elle se nommait Waldeck, que son grand oncle avait été ambassadeur à la cour de *** » (p. 23). Elle se résigna donc à son sort. Continuellement décrite comme « méchante », Cydalise tombe dans des « crises d'impuissante extase » (p. 21). Son refoulement sexuel, décrit sans complaisance, l'aigrit et elle déchire « à belles dents sa pauvre nièce [Louise] » (p. 54) pour mieux faire valoir son autre nièce, Ermence.

La vieille fille était un personnage bien connu dans la société créole. Après la guerre de Sécession, il devint difficile pour une Créole de se marier avec quelqu'un de son monde qui eût une fortune adéquate. Aussi, Amédée se moque-t-il d'« une jeune personne de leur connaissance » qui a épousé « un affreux petit monsieur deux fois plus âgé qu'elle, mais extrêmement riche » (p. 43). Cydalise riposte qu'un mari « craquelin sans le sou, sans position » ne vaut guère mieux. La jeune fille créole de l'époque se trouvait souvent piégée entre deux choix également inacceptables : mariage à un Créole sans argent ou à un homme financièrement stable, mais américain. Elle restait donc fréquemment sans mari et certaines vieilles filles devenaient de secondes mères pour leurs innombrables neveux et nièces, d'autres devenaient acariâtres et haineuses comme Tante Cydette, l'acmé de la méchanceté. Cette description résume le personnage de Tante Cydette. Dessommes l'appelle « la fée Carabosse¹² », d'après la fée laide, méchante et bossue qui, dans les contes, distribuait les dons néfastes et troublait fêtes et célébrations. Dessommes souligne sans indulgence les traits de la fée Carabosse : il utilise 23 fois le mot « méchant » ou une de ses variantes et insiste sur la laideur de Cydette :

[...] une longue face jaune et osseuse, dominant le remous général, et surmonté d'un chapeau trop coquettement orné qui ridiculise d'autant cette

figure de vieille mal conservée; un nez long et mince, en bec de vautour, rejoignant grincheusement le menton; de petits yeux très-enfoncés sous l'arcade sourcillière, dardant un regard pointu, d'un éclat désagréable et froid comme le cuivre. (p. 13)

L'auteur adopte ainsi un autre aspect du roman naturaliste, « la vraie fureur de montrer la nature et l'homme dans ce qu'ils ont de plus vulgaire et honteux¹³ ».

Louise, la nièce pauvre et sentimentale, est la victime privilégiée de la méchanceté de sa tante. Ainsi, un soir, Cydette s'étant « bien échauffé la bile », avait « déblatéré toute la soirée contre Louise, sa pauvreté, ses idées stupides et tous les ridicules plus ou moins prouvés de sa malheureuse nièce » (p. 99). Un autre soir, Cydette « s'apitoyait sur la malheureuse Louise qu'elle humiliait tout en lui brisant le cœur [...] laissant sa colère se fondre dans un hypocrite attendrissement » (p. 118). Bien qu'elle sache que Louise aime de Fallex et que le Français est attiré par la jeune fille, Cydette manœuvre tant et si bien qu'il se détourne de Louise, s'éprend d'Ermence et en est agréé. Les machinations de Cydette réussissent, et elle bâcle le mariage en quelques jours (p. 153). Ce mariage est le coup de grâce qu'elle administre à Louise :

Rancunière jusqu'à la cruauté, elle voulait se venger de toutes les terreurs que l'amour malencontreux de Louise lui avait inspirées si souvent; et elle jouissait d'avance du dépit que la jeune fille éprouverait en conduisant sa cousine à l'autel au bras de celui dont elle s'était flattée de conquérir la tendresse. Tante Cydette appelait cela du dépit. Elle ne se doutait pas, dans sa sécheresse de cœur, que ce pût être aussi de la douleur, de la vraie douleur, la plus sainte et la plus terrible qu'éprouve jamais un cœur de jeune fille. (p. 153-154)

L'auteur présente Louise, la cible de Tante Cydette, comme un agneau devant le loup. Son caractère n'est aucunement de taille à résister à Cydalise, et c'est ainsi qu'elle perd de Fallex.

« Livrée très jeune à elle-même, et aucunement dirigée par sa mère malade, [Louise] s'était plongée dans des lectures romanesques très dangereuses pour une âme vierge, sans soutien, ni conseiller » (p. 29). Cette mauvaise éducation lui cause des souffrances inavouées. Elle se considère « martyre d'amour » et, malgré sa peine, jouit de « la poésie d'une passion incomprise, et d'une souffrance mortelle, savourée dans le profond de son cœur brisé » (p. 65), comme Madame Bovary qui reste « brisée, haletante, inerte, sanglotant à voix basse et avec des larmes qui coulaient¹⁴ » lorsqu'elle perd Léon. Louise n'avoue jamais son amour et, comme Madame Bovary, perd son amant.

Mais sa perte n'est pas due uniquement aux machinations de la tante. Henry de Fallex réfléchit à la question familiale de Louise sur laquelle la « chère » tante a attiré son attention :

[...] s'il fallait choisir une femme dans cette société de capiteuses créoles, on en pouvait rencontrer de plus charmantes [...] se coller une famille entière

sur le dos, ce n'était guère drôle; posséder une petite femme charmante et sentimentale, ce serait très-joli, mais une traînée de petites belles-sœurs mal élevées, c'était une queue un peu trop assommante à porter après soi... Et quel tableau de misère noire! (p. 59)

Car la « pauvre Louise » est réellement pauvre. L'influence du milieu s'exerce sur elle par cette pauvreté; celle de l'hérédité par les tares morales transmises par un père disparu dans des circonstances telles que « personne n'osa chercher la cause de cette fin soudaine » (p. 27) et par une mère faible et passive qui est « minée chaque jour par le travail et les sombres pensées » (p. 27). Quant à l'influence de la physiologie, elle se manifeste dans des réflexions qui, « dans ses longues journées de solitude oisive », l'amènent aux « pensées d'avenir sombre pour elle et ses jeunes sœurs » (p. 27). Ainsi que le résume Dessommes, « tout avait contribué à énerver son caractère, d'indécision mélancolique et malsaine » (p. 29-30). Finalement, les machinations de Cydette conjuguées à ces influences puissantes produisent une autre vieille fille, Louise.

Le Français Henry de Fallex est lui aussi soumis à l'influence du milieu dans lequel il s'est fourvoyé. Il découvre qu'« en Louisiane, sous l'influence du climat, et surtout aux premières chaleurs du printemps, les fibres morales se détendent, l'énergie cède à l'accablement physique, et on éprouve un bien-être indicible à se laisser aller à cette mollesse, à cette voluptueuse langueur » (p. 56). Le climat et l'ambiance expliquent comment un homme qui « avait reçu une éducation toute positive qui ne laissait guère de place aux rêves vagues ni aux poétiques idéalités dans son esprit » (p. 56) s'écrie soudainement: « Le diable m'emporte... Je crois que cette petite m'a ensorcelé!... Ma foi! » (p. 89). La nature louisianaise a imposé sur lui « l'oppression de cette lourde chaleur nocturne... » et tout le monde sait qu'« on n'est pas impunément, pendant des jours et des semaines, un jeune homme sage et rangé sous l'ardent soleil de la Louisiane, au milieu de son printemps luxuriant et de sa cajolante société de jeunes filles » (p. 88). Henry n'a aucune chance face aux forces conjuguées de la nature, d'Ermençe et de Cydette. Infailliblement, de Fallex « en arrivait à songer à Ermençe » (p. 60) et il capitule finalement, comme la tante l'avait prévu, en l'épousant.

Le dénouement de *Tante Cydette* souligne le dysfonctionnement de la société créole et cette préoccupation au sujet de la mort qui présage la fin d'une société. Le roman s'ouvre sur une scène d'église, pendant la messe de Pâques. Pâques, saison de résurrection, est travestie par la superficialité de la foule des fidèles qui ne pense aucunement aux saints mystères et que Dessommes compare à « une coulée de boue » (p. 11) lorsqu'elle se précipite hors de l'église. Cette caricature se perpétue tout au long du texte, soulignant l'incapacité de la société créole à se recréer. Le mariage à l'église boucle l'intrigue, rapprochant le premier et le dernier chapitre. Mais, à nouveau, l'image du mariage, normalement associée à des connotations de vie et de joie, se trouve déformée par le message funèbre du texte.

La fin du récit présage l'assimilation de la culture créole. Pendant que le bal des noces se déroule, sur « les accents folâtres d'une polka » (p. 176), Louise veille sa mère mourante. Cette dernière scène traduit le pressentiment de la fin d'un monde. Ce que Dessommes décrit, c'est son univers en voie de disparition, l'univers qu'il quittera définitivement quelques années plus tard et dont il prendra congé dans un poème écrit en 1891 :

Pendant plus de vingt ans, j'ai vécu dans un rêve,
Un rêve d'idéal faux et fuligineux ;
Et de mon pauvre cœur l'essor vertigineux
N'a pu fournir, hélas ! qu'une carrière brève¹⁵.

NOTES

1. Andrée Fourcade Kail, « Les romanciers de langue française en Louisiane de 1870-1890 », *Comptes rendus de l'Athénée louisianais*, novembre 1950, p. 12-13.
2. Joseph Tregle, « Early New Orleans Society: A Reappraisal », *Journal of Southern History*, Vol. 18, 1952, p. 29-30.
3. George Dessommes, *Tante Cydette*, New Orleans, Imprimerie du Franco-Louisianais, 1888, p. 91.
4. Andrée Kail, *op. cit.*, p. 14.
5. Yves Chevrel, *Le Naturalisme*, Paris, PUF, 1982, p. 79.
6. *Ibid.*, p. 153.
7. *Dictionnaire Larousse*, 1987, p. 672.
8. George Reineke, « Creole Traits in Two Louisiana French Novels of the 19th Century », *Perspectives on Ethnicity in New Orleans*, John Cooke et Mackie J.-V. Blanton, eds., New Orleans, Committee on Ethnicity in New Orleans, 1981, p. 31.
9. Alain Pagès, *Le Naturalisme*, Paris, PUF, 1989, p. 32.
10. Pierre Martino, *Le Naturalisme français*, Paris, Armand Colin, 1960, p. 28.
11. *Ibid.*, p. 38.
12. George Dessommes, *op. cit.*, p. 160. Voir aussi : George Reineke, « Tante Cydette by George Dessommes », *Louisiana Literature*, Spring 1985, p. 20.
13. Pierre Martino, *op. cit.*, p. 6.
14. Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, Paris, Librairie générale française, 1972, p. 130.
15. George Dessommes, « Sonnets calins : à Kali », *Comptes rendus de l'Athénée louisianais*, mai 1891, p. 326.